

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 59 (1914)
Heft: 1

Artikel: La bataille de Morat
Autor: Diesbach, Max de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-339602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 12.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

La bataille de Morat¹.

La traduction de l'*Histoire de la Confédération suisse*, de Johannes Dierauer est terminée, et les lecteurs de langue française ont maintenant à leur portée, dans un texte clair et bien rédigé, ce bel ouvrage, qui se distingue par la sûreté de sa documentation et son impartialité. L'auteur a eu un grand mérite : il a su faire une œuvre scientifique et populaire en même temps, caractères qu'il n'est pas toujours facile de concilier. Le point de vue militaire, si souvent négligé ou traité d'une manière obscure par les historiens, est bien présenté par Dierauer, ses relations des campagnes entreprises par les Confédérés et des combats livrés par eux sont précises ; nous trouvons qu'il est trop modeste lorsque, après son récit de la bataille de Morat, il dit, avec Jean de Müller : « Im übrigen vergebe der militärische Leser die unvollkommene Darstellung. » Il nous semble que l'auteur a, au contraire, bien décrit la marche de cette bataille et les différentes phases du combat ; cependant la tâche n'était pas facile, en présence de l'insuffisance des textes contemporains, de leurs contradictions et surtout en raison des opinions fausses émises, dans le temps, par les tacticiens. De même qu'il existe une bataille de Marengo arrangée, après coup, par Napoléon, de même nous avons une bataille de Morat classique, arrangée de toutes pièces, et dans ses moindres détails, par des militaires.

La bataille de Morat, la plus mémorable que les Suisses aient livrée, soit en raison de l'importance de l'adversaire, soit en considération de ses suites politiques, a attiré l'attention

¹ La carte du champ de bataille sera publiée dans la livraison de février.

spéciale des historiens et surtout celle des écrivains militaires.

Les colonels de Rodt, de Mandrot, Wieland, Rudolf, Rilliet-Constant, ont examiné et scruté les plans des deux belligérants ; vu l'obscurité des textes et leur dispersion en divers ouvrages ou archives, ils s'inspirèrent faussement d'un passage du chroniqueur Schilling pour faire exécuter à l'armée suisse un vaste mouvement tournant par Cressier et Coussiberlé.

Mais c'est surtout en 1876, à l'occasion de la célébration du quatrième centenaire de la bataille, que de nombreux travaux parurent. Le colonel Meister reprit l'étude du côté tactique et stratégique, une section de l'état-major fédéral se rendit sur place, sous la direction du colonel Siegfried, pour comparer les textes anciens avec la configuration du terrain, le pasteur Ochsenbein réunit sa belle et utile collection de documents, les « Urkunden der Schlacht von Murten ». Mais ni les uns ni les autres ne varièrent dans leur opinion sur la marche de la bataille : ils admettaient tous les idées émises par leurs prédécesseurs.

Les choses en étaient là lorsque, en 1888, une voix discordante s'éleva. Un historien de Morat, M. le Dr Hans Wattlelet, qui avait soumis l'examen des textes à une critique serrée, dédia à la section fribourgeoise de la Société suisse des officiers une étude intitulée : « Die Schlacht bei Murten, Bericht an den Freiburgischen Offiziersverein » ; elle fut composée à l'occasion de l'assemblée de cette section, qui se réunissait à Morat le 24 juin 1888.

Dans ces pages, l'auteur renversait les idées reçues jusqu'alors, soit au point de vue de l'emplacement de la tente du duc, soit au sujet du commandement et de l'organisation de l'armée suisse, soit relativement au mouvement tournant qui, selon lui, n'avait pas existé ; la bataille, disait-il, avait été une surprise, et l'attaque des Suisses s'était produite directement, dans la direction Ober-Burg, Salvenach, Bois Dominge, Greng. Les officiers fribourgeois qui s'étaient rendus sur l'emplacement du combat avec le Dr Wattlelet, virent se dissiper tous leurs doutes lorsqu'ils purent suivre l'exposé si clair et si concluant du conférencier. Wattlelet eut

une bien grande satisfaction lorsque la relation contemporaine de la bataille, écrite par l'ambassadeur Milanais Panigarola, fut retrouvée en 1892 ; cette pièce avait été égarée dans les archives ; elle vint confirmer entièrement ses idées. Wattelet reprit la plume pour commenter ce rapport de combat et pour développer plus au long sa manière de voir qui, dès lors, fut admise comme indiscutable par tous les historiens qui s'occupèrent des guerres de Bourgogne, entre autres par Van Muyden, par Hürbin, par Dierauer et par Delbrück.

Après cet aperçu sur les débats soulevés par les érudits, il est temps d'aborder le récit de la bataille, qui nous prouvera, mieux que de longues dissertations, la véracité de ce dicton militaire : « La solution la plus simple est toujours la meilleure. »

Après plus d'un siècle et demi de guerres acharnées contre l'Autriche, les Suisses croyaient pouvoir jouir de leur indépendance, lorsque de sombres nuages s'élèvent vers le Nord. Le duc Charles de Bourgogne, prince ambitieux et entreprenant, rêve d'établir une vaste monarchie s'étendant de la Mer du Nord à la Méditerranée. Il a déjà soumis à sa domination les Pays-Bas, la Lorraine, l'Alsace, dont le gouverneur Hagenbach excite les Suisses par de nombreuses vexations. La guerre était inévitable, elle est déclarée le 21 octobre 1474, dans la diète de Lucerne. Pendant que le duc était retenu dans le Nord, par le siège de Neuss, les Confédérés envahissent le Pays de Vaud et font des expéditions en Franche-Comté. Enfin Charles traverse le Jura avec une forte et brillante armée, mais il essuie une défaite complète aux environs de Grandson, dans la journée du 2 mars 1476. Irrité de cet échec, il jure de prendre sa revanche et de relever l'honneur de ses armes. Une armée plus formidable que la première est réunie, dans le courant du même mois. La place de rassemblement était la Plaine du Loup, près de Lausanne, où les troupes campaient sous la tente et dans des baraques ; le duc y habitait un pavillon en charpente, construit à la hâte, près du couvent des dames de Bellevaux. Le 9 mai, il passa une revue sur la plaine qui s'étend entre Saint-Sulpice, Ecublens et la Venoge. A la tête de onze mille fantassins et de

huit à neuf mille chevaux, il défila devant la duchesse de Savoie, sa cour et les ambassadeurs étrangers, en l'honneur desquels cette brillante parade avait été organisée.

Le lendemain le duc réunit un conseil de guerre pour discuter le plan de campagne et pour expliquer les dispositions de la nouvelle ordonnance militaire. Instruit par la défaite de Grandson et voulant rendre ses troupes plus manœuvrières, il les divise en quatre corps d'armée, chacun des corps formant deux lignes de bataille, de manière à avoir huit lignes de bataille, soit divisions.

Chaque bataille était composée comme suit : au centre, l'infanterie lourde, 500 hommes ; les archers aux deux ailes de l'infanterie, 300 hommes de chaque côté ; aux deux ailes extrêmes les gens d'armes à cheval, armés de la lance et de la cuirasse, 100 hommes de chaque côté. Une exception était faite dans la composition des deux premières batailles ; le centre de la première était renforcé pour présenter plus de résistance, il comprenait 1000 fantassins, la seconde bataille comptait dans ses rangs la garde avec les gentilshommes de la chambre, escadron d'élite auquel était confié le grand étendard de Bourgogne. Il y avait, en plus, un corps de réserve, sous les ordres du grand maréchal des logis, pour la garde de l'artillerie, des convois de vivres et pour le maintien de la police dans les camps. Les divisions étaient placées en ligne, les unes derrière les autres (Treffenweise)¹. Cette organisation était defectueuse, car la fuite de la première ligne entraînait la déroute des suivantes ; c'est ce qui arriva, en réalité, à Morat. D'autre part, cette ordonnance contient des dispositions excellentes concernant les marches, le service de sûreté, les campements, la discipline, car Charles de Bourgogne était un bon organisateur, mais, à Morat, il se montra mauvais tacticien ; il avait d'ailleurs un défaut grave pour un général en chef, il voulait tout voir, tout commander, tout exécuter, sans se fier à personne de son entourage. Il aurait

¹ La livraison de février publiera l'Ordre de bataille de l'armée bourguignonne, tel que le duc l'avait prévu lors de la reprise de la campagne. A Morat, sa composition présente quelques différences dans les commandements des diverses unités et dans le chiffre des effectifs.

dû songer que les forces humaines ont leur limite, et qu'il est dangereux de mépriser les conseils et les avis de son état-major.

Le duc lève le camp, le 27 mars, pour marcher sur Berne; il suit la vallée de la Broye: s'arrête quelques jours à Thierrens, pour recevoir des renforts, fait des reconnaissances dans la direction de Morat, de Cudrefin et de Fribourg, sans cependant obtenir des renseignements certains sur les dispositions de l'adversaire; cette marche hésitante, ralentie par un lourd matériel de guerre, lui fit perdre un temps précieux qu'il ne put regagner dans la suite. Le premier obstacle rencontré sur la route est Morat. Charles s'arrête devant ses murs, le 9 juin, et il s'apprête à en faire le siège. La force actuelle de son armée est d'environ 23,000 hommes venus de divers pays: Bourguignons, Flamands, Ficards, Anglais, Lombards, Italiens du Sud, alliés venus de Savoie et du Pays de Vaud; son artillerie comprend soixante-dix pièces, mais sa qualité est inférieure, le meilleur matériel ayant été perdu à Grandson.

Le duc fait une reconnaissance pour se rendre compte de l'état des lieux: Au nord et au nord-est sont le lac et les grands marais d'Anet, au bord du lac la petite ville fortifiée de Morat, située sur une légère éminence, domine la plaine large d'environ deux kilomètres, entourée au sud par une série de collines: le Mont des Vignes, le Grand et le Petit Bois Dominge, puis les vallées où sont les villages de Courgevau et de Villars-les-Moines (Münchenwyler), enfin, dans le fond du tableau, les villages de Burg, Ober-Burg, de Salvagny (Salvenach) et de Cressier situés sur des plateaux légèrement ondulés et encadrés de grandes forêts: les Bois de Morat et le Galm, reliés par le Birchenwald et le Buggliwald, puis le Bois de Bouley¹.

¹ La contrée de Morat est située à la limite des langues, elle était romane au moyen âge et l'allemand n'est devenu la langue prédominante qu'à partir de la conquête par les Suisses; il n'est donc pas étonnant de constater que les localités aient deux noms, l'un français et l'autre allemand. Ainsi Münchenwyler = Villars-les-Moines, Gurmels = Cormondes, Burg = Châtel, Galmiz = Charmey, Salvagnach = Salvagny, Jeuss = Jentes, Büchselen = Buchillon, Lurtigen = Lourtens, Gempenach = Champagny, Chiètres = Kerzers, Ulmiz

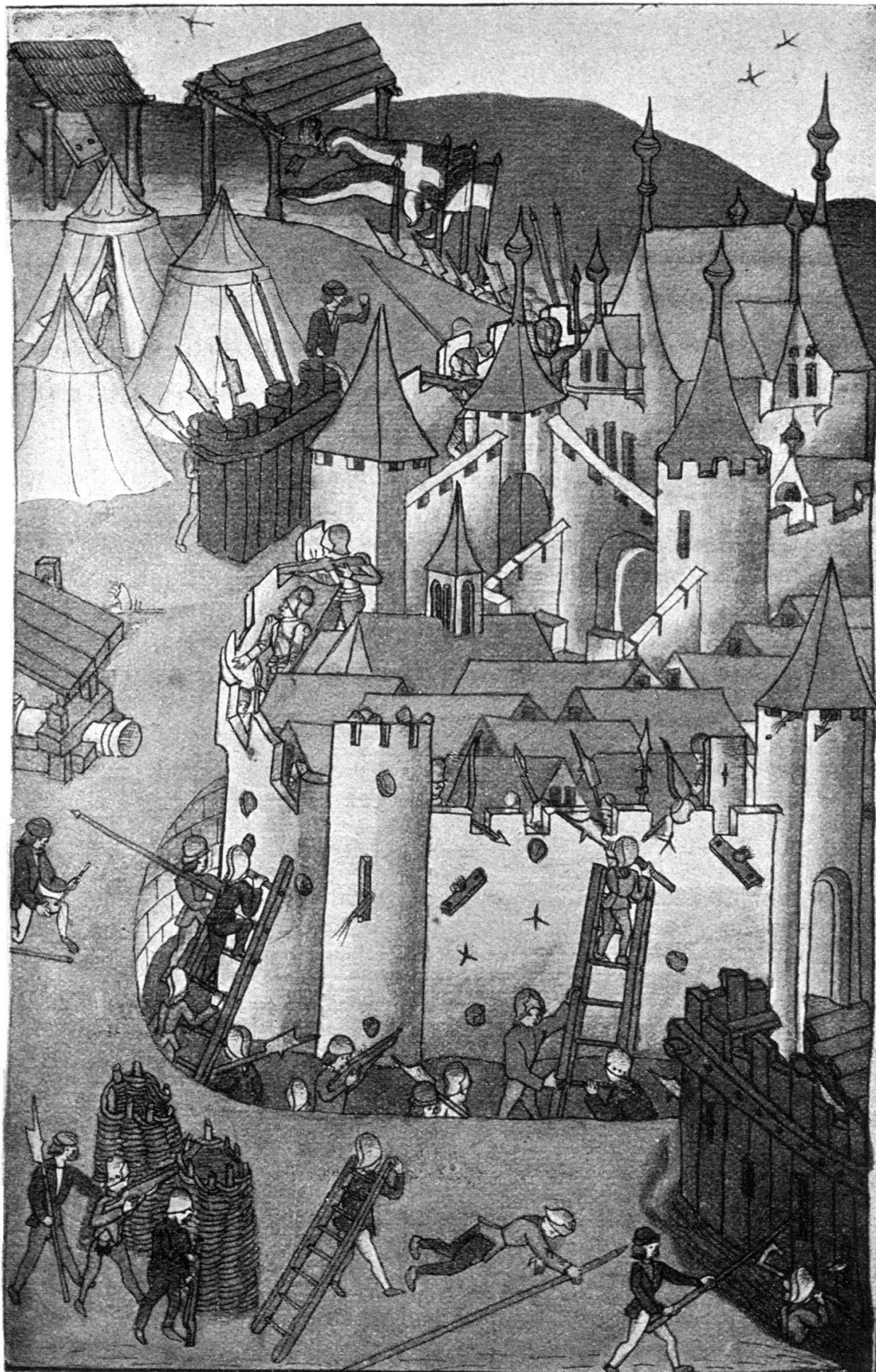
L'aspect de la contrée n'a guère changé, les forêts avaient à peu près les mêmes dimensions que celles d'aujourd'hui, le pays était toutefois plus coupé par de nombreuses haies qui servaient d'enclos pour la garde des troupeaux et le Grand-Marais était moins praticable, aucun chemin digne de ce nom ne le traversait. Les routes suivaient un tracé différent de celui des temps modernes. Celle de Berne passait par Burg, Schloss Ober-Burg, Lurtigen, Ulmitz et Gümmenen où elle traversait la Sarine. La route de Fribourg tendait de Presles à Pierre-à-Bessy, le Wylerfeld, au-dessus de Villars-les-Moines, Cressier, la Chapelle de Saint-Urbain, pour se diriger vers Courtepin.

Le duc a connaissance des forces suisses qui sont le long de la Sarine, à Gümmenen et à Fribourg; il exagère le chiffre de la garnison de cette dernière place. Il établit aussitôt son camp autour de Morat, le comte de Romont avec ses Savoyards au Montilier, les troupes du grand bâtard Antoine de Bourgogne et des autres chefs dans la plaine située au sud-ouest de la ville et à l'entour de Meyriez; lui-même place son riche pavillon, orné de tentures armoriées, au sommet du Grand-Bois-Dominge, position qui commande toute la contrée.

Le coup d'œil devait être fort beau: au premier plan, les tentes parées des brillantes enseignes des capitaines, partout, dans le camp, un va et vient de soldats et d'officiers aux riches armures, au centre, la ville assiégée, d'où le canon tonne à chaque instant, puis, dans le fond le lac bleu et tranquille, dominé par le mont Vully, semblable à une baleine gigantesque échouée sur le rivage.

Pour assurer ses positions, il défend son camp par des palissades, et il utilise, sur les hauteurs du Wylerfeld, près de Salvagny, une haie naturelle, la *Haie Verte* ou le *Grüne Haag*, renforcée par des treillis et des travaux du génie, pour en faire une fortification munie d'artillerie, destinée à arrêter le premier choc de l'ennemi. Il faut reconnaître que cette position n'était

= Ormeu, Gümmenen = Gumine, Gurwolf = Courgevau, Grissach = Cressier, Bodenmüsi = Bois Dominge. La dénomination actuelle paraît être Bois Domingue. Il n'y a pas encore bien longtemps on disait Bois Dominge; c'est ainsi que ce nom est porté sur la carte au $\frac{1}{25\,000}$.



Le siège de Morat.

(Cette illustration est tirée de la Chronique de Schilling, à Zurich
« Les guerres de Bourgogne. »)

guère favorable ; placés le nez sur une profonde forêt, les Bourguignons pouvaient tout craindre d'une surprise : ils auraient dû pousser des postes d'observation de l'autre côté des bois. Le duc y avait pensé ; il avait même, dès le début, soit le 12 juin, avancé jusqu'à Gümmenen et à Laupen, mais rejeté en arrière il jugea ces positions trop excentriques et difficiles à maintenir, c'est pourquoi il se cantonna dans un rayon plus resserré. Suivant l'usage cruel de l'époque, il incendia les villages avoisinants, mesure peu pratique, car ces destructions rendirent difficile l'approvisionnement de l'armée, qui souffrit bientôt du manque de vivres.

S'emparer à bref délai de la ville de Morat, tel devait être, en ce moment, le but de l'armée ducale ; aussi les batteries furent-elles dressées spécialement du côté de Montilier, mais la place opposa une résistance énergique. Quoique la brèche fût pratiquée dans le rempart, les assauts, spécialement celui du 18 juin, furent repoussés victorieusement. La garnison était composée de 1500 Bernois et de 100 Fribourgeois. Elle était commandée par un preux chevalier, Adrien de Bubenbergh, guerrier expérimenté, qui savait maintenir la discipline et inspirer à ses hommes les sentiments belliqueux qui l'animaient lui-même. C'est à bon droit que ses paroles héroïques, prononcées à cette occasion, sont restées historiques : « So lange eine Ader in uns lebt, gibt keiner nach ! » (Aucun ne faiblira aussi longtemps qu'il aura une goutte de sang dans les veines.) Guillaume d'Affry, commandant du détachement fribourgeois, était son lieutenant.

Charles était sur le point de tenter de nouveaux assauts meurtriers, mais ses capitaines lui donnèrent le conseil de ménager les hommes en vue de la bataille prochaine.

Pendant ce temps, les Suisses ne restaient pas inactifs. Le conseil de Berne se chargea, suivant l'expression du colonel Meister, des fonctions d'un bureau d'état-major général dirigé avec conscience et prudence. Organiser le service d'information et de reconnaissance, préparer et réunir les approvisionnements, lever les divers contingents, et surtout adresser des appels pressants aux confédérés et aux alliés, telle fut la besogne écrasante qui incombait, pendant quelques

semaines, aux magistrats bernois. Ils durent agir avec d'plomatie, car il est certain que dans les sphères dominantes des cantons du centre et de l'est de la Suisse, les vues étaient divergentes au sujet de l'extension vers les pays welches.

Il fallait occuper, avant tout, la ligne principale de défense formée par le cours de la Sarine, dont les passages de Gümmenen et de Laupen sont surveillés par 6000 Bernois. La garnison de Fribourg, composée de 1000 Zurichois qui, sous les ordres de Waldmann, gardait cette place depuis le printemps, rejoignit le gros de l'armée ; ils passèrent, non pas par la route directe, mais ils suivirent la rive droite de la Sarine, direction de Laupen ; 1500 Fribourgeois, commandés par les conseillers Faussigny et Techtermann, les accompagnaient.

Dès le 17, arrivent les bannières d'Unterwalden et de l'Entlibuch, puis Soleure, Bienne, les troupes de Thurgovie, de la Souabe, d'Autriche, d'Alsace et de Lorraine, avec leur duc René ; le 18 et le 19 le reste du contingent de Lucerne, ceux d'Uri, Schwytz, Zug, Glaris et Bâle franchissent les portes de Berne ; le comte de Gruyère rejoint avec 150 hommes, les Valaisans suivent, enfin arrivent les Zurichois, à marche forcée ; ils ont franchi en trois jours la distance qui les sépare de la Sarine ; c'est là un effort digne d'être remarqué. Les Neuchâtelois occupent les passages de la Thièle et la position d'Anet. La ligne de l'Aar est gardée à Aarberg. Tous ces corps réunis forment un effectif d'environ 24 000 hommes, dont 1800 cavaliers.

Avant d'aborder le récit de la bataille, il est opportun de jeter un coup d'œil sur l'organisation des armées suisses et sur leur manière de combattre.

L'unité tactique était la bannière sous laquelle se plaçaient les contingents respectifs des villes et des pays ; les bannières étaient groupées par rang d'ancienneté. Plusieurs bannières formaient un *Schlachthaußen* (bataille) ; le *Schlachthaußen* était une formation profonde ayant souvent l'aspect d'un bataillon carré ; les piquiers étaient alignés sur les rangs extérieurs ; ils devaient supporter le choc principal et arrêter l'élan de la cavalerie ; après cette première rencontre et lorsque la lance

avait produit son effet, les hallebardiers, placés au centre, s'avançaient et, frappant d'estoc et de taille, ils achevaient de porter la déroute dans les lignes ennemies. Il y avait ordinairement trois *Schlachthaufen* : l'avant-garde, le *Gewalthaufen* (gros), et l'arrière-garde ; ils avancent sur le champ de bataille dans cette formation et gardent leur dénomination bien qu'ils changent de position soit en marchant en échelons, soit en faisant des mouvements tournants. Un *Ordnungsmacher* (sergent de bataille) était chargé de l'organisation des unités et de la préparation au combat.

Mais revenons sur les bords de la Sarine, où tous les corps suisses avaient traversé le pont de Gümmenen ; ils étaient rassemblés à Ulmitz, de bon matin, le samedi 22 juin 1476, jour de la fête des « Dix mille martyrs ». Les chefs se réunissent en conseil de guerre, en vue d'élaborer l'ordre d'attaque. Leur premier but est de débloquer la place de Morat, mais l'objectif principal est la destruction de l'armée bourguignonne ; ils indiquent formellement, dans leur relation, l'intention d'effectuer, dans ce but, un mouvement tournant. Une reconnaissance les amène jusque sur la lisière occidentale de la forêt de Galm et, après avoir reconnu l'ennemi, ils rejoignent leurs troupes. Le chevalier Guillaume Herter, de Strasbourg, remplit les fonctions d'*Ordnungsmacher*. Quant à l'organisation, on n'a des données certaines ni sur les officiers chargés des commandements, ni sur le sectionnement de l'armée. Certains auteurs parlent de deux corps principaux, mais nous croyons, d'après Schilling, témoin oculaire et en général bien informé, qu'il y en eut trois : l'avant-garde, le gros et l'arrière-garde. Avant de sortir de la forêt, une formalité retint encore l'armée : il s'agissait de créer des chevaliers ; le comte Oswald de Thierstein donna l'accolade au duc René de Lorraine et à plusieurs gentilshommes et officiers suisses ou alliés.

(A suivre.)

MAX DE DIESBACH,
colonel d'infanterie.

